

rien moins que la propre sœur de don Pedro de Luna ; je l'ai entrevue au couvent des Carmélites, où elle se trouve ; que pensez-vous de cela ?

— Je pense que je ne fais pas la guerre aux femmes mais aux hommes ; répondis-je nettement.

Le général fit une affreuse grimace.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il.

— Alors expliquez-vous clairement.

— Il m'est venu une pensée ; dona Stefana, ma femme, est, comme vous le savez, fort malade.

— Ah ! lui dis-je avec étonnement, je l'ignorais.

— Hélas, oui, reprit-il d'un air hypocondrique, les médecins ne répondent pas de sa vie, j'attends sa mort d'un instant à l'autre ; cela lui a pris il y a quatre jours, le lendemain de mon retour à Urès, après avoir mangé de la « picanilla » avec excès malgré mes observations. Oh ! les femmes ; bref j'ai réfléchi que cette dona Angela de Luna, est non seulement fort belle, mais encore très riche, et que ma femme morte, rien ne m'empêcherait de l'épouser ; ne trouvez-vous pas que ce serait couronner glorieusement notre vengeance, que de m'emparer par un mariage de la fortune immense de cette famille ?

— En effet, répondis-je, mais dona Stefana n'est pas morte encore.

— C'est vrai, mon ami, mais cela ne tardera pas ; nous en reparlerons dans quelques jours.

Là-dessus il changea de conversation et au bout de quelques instants je sortis.

J'avais l'intime conviction que don Lope avait empoisonné sa femme pour mettre son horrible projet à exécution ; en effet sa femme mourut, comme vous le savez, quelques jours plus tard et lui-même m'avoua que c'était lui qui l'avait tuée.

Il me parla alors de son projet de mariage avec votre sœur ; je lui conseillai de demander ou faire demander sa main par un tiers à sa tante ; cette dame devant selon toute probabilité, ignorer la haine existant entre les deux familles ; ce projet sourit à don Lope, et comme il avait une grande confiance en moi, et qu'il appréciait fort mon adresse, il me pria de me charger moi-même de faire cette démarche délicate.

Quatre jours plus tard je partis parfaitement déguisé pour Queretaro.

Je ne sais pourquoi je m'étais fait accompagner par cinq ou six de mes affidés les plus dévoués déguisés en domestiques.

En arrivant à Queretaro, je m'installai dans le premier « Tambó » de la ville, le Tambó de San Juan Bautista ; puis je pris langue.

Queretaro est une grande ville très commerçante, vous le savez sans doute, tout le monde s'y connaît peu ou prou ; deux jours me suffirent pour obtenir tous les renseignements nécessaires ; le troisième jour je me fis présenter à dona Santa de Luna, votre tante, par un de ses amis intimes dont j'avais fait la connaissance, nommé don Agostin de Saldana.

Votre tante est une excellente femme, confite en dévotion, un peu bavarde et aimant par-dessus tout à raconter les petits cancans de la société qu'elle fréquente ; après dix minutes de conversation, j'acquis la certitude que, ainsi que je l'avais soupçonné, elle ignorait entièrement, non pas que sa famille avait de puissants ennemis, mais les noms de ces ennemis.

Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage ; je me poussai dans son intimité, et je fis si bien qu'à ma quatrième ou cinquième visite elle accueillit sans trop de difficultés la demande

que je lui adressai de la main de sa nièce pour don Lope de Tordesillas, général, gouverneur de l'État de Sonora ; ces titres retentissants flattèrent la vieille dame qui, dans un moment d'expansion, n'y put tenir davantage et laissa échapper son secret.

— Ce mariage me semble avantageux, me dit-elle, je crois qu'il fera le bonheur de ma nièce ; mais je ne suis pas maîtresse de disposer de sa main.

— Comment, répondis-je, n'êtes-vous pas sa tante et sa seule parente ?

— Pardonnez-moi, me dit-elle en souriant, elle a un autre parent encore dont elle dépend surtout et qui est le chef de notre famille.

— Je croyais que la personne dont vous parlez était morte depuis plusieurs années déjà.

— Dans la situation où je me trouve placée vis-à-vis de vous, senor, reprit dona Santa, mon devoir exige impérieusement que je vous dise la vérité ; mon neveu, je ne sais trop pourquoi, s'est mis en tête une foule d'idées qu'il ne m'appartient pas de combattre ; il prétendait avoir certains ennemis qu'il redoutait fort et dont il a eu le pouvoir se débarrasser en se faisant passer pour mort.

— Voilà certes une idée singulière, dis-je en souriant.

— N'est-ce pas, tant est qu'il a mis cette belle idée à exécution ; aujourd'hui il vit tranquille sous un faux nom et une fausse profession, tandis que le monde le croit mort.

— Ainsi il existe ? repris-je en proie au plus vif étonnement.

— Parfaitement ; c'est un grand secret, mais à vous il est de mon devoir de le révéler puisqu'il s'agit du mariage et du bonheur de ma nièce.

— En effet, senora, répondis-je, et croyez bien que je n'en abuserai pas.

— J'en suis convaincu, me dit-elle, sachez donc que le général de Tordesillas n'éprouvera aucune difficulté pour s'entendre avec mon neveu ; il est Platero et habite Urès, sous le nom de Luis Perez.

— Il serait possible ! m'écriai-je avec surprise ; car depuis longtemps je connaissais ce nom, sans cependant avoir jamais eu de relations avec l'homme qui le portait.

Quelques minutes plus tard, je me retirai et je rentrai chez moi en proie à une surexcitation intérieure.

En effet, une idée étrange, criminelle, affreuse, venait d'éclorre dans mon cerveau bouleversé par la haine.

J'avais résolu de ne pas livrer cette jeune fille aux mains du général, ce monstre, assassin de sa première femme, et qui peut-être, après s'être emparé d'une fortune qu'il convoitait, n'hésiterait pas à sacrifier la seconde ; d'ailleurs, je ne me sentais aucune haine contre cette jeune fille, pauvre enfant faible et sans défense, mais il me fallait une vengeance, je la voulais à tout prix.

Voici quelle fut la résolution à laquelle je m'arrêtai ; tous les samedis soir, dona Angela sortait du couvent, vers sept heures, sous la protection d'une sœur converse, et se rendait chez sa tante où elle passait toute la journée du dimanche ; le lundi matin, vers dix heures, la sœur converse venait la reprendre et la ramenait au couvent.

Je résolus d'enlever la jeune fille, de la conduire dans mon village auprès de ma famille, et, une fois là, de vous écrire, en vous annonçant que votre sœur était en mon pouvoir et que je ne vous la rendrais qu'après m'être battu contre vous avec les armes que vous choisiriez vous-même ; quelque fut l'issue du combat, votre